

SHRÎ AUROBINDO

et son yoga

FELICIEN CHALLAYE

UN grand homme vient de mourir, le plus éminent philosophe de l'Inde actuelle : Shrî Aurobindo.

Pour rendre à ce noble penseur l'hommage qu'il mériterait d'obtenir en tous les points du monde, il convient de rappeler quelle fut sa vie, singulièrement pleine et diverse, et surtout d'exposer — sans l'inconvenance de discussions ou de commentaires personnels — sa magnifique doctrine.

Aurobindo Ghose est né à Calcutta, le 15 août 1872, de père et mère bengalis. Le mot *Shrî* (ou *Srî*) dont on fait précéder son nom exprime l'*excellence* d'une personnalité exceptionnelle; c'est un titre que confère l'opinion publique, ou, du moins, l'estime d'un certain nombre d'admirateurs.

La première originalité d'Aurobindo, — dont le destin paraît être de proposer au monde actuel la plus haute synthèse de l'Orient et de l'Occident, — c'est d'avoir reçu une vaste culture européenne avant qu'il ait pu se donner une vaste culture indienne.

De sept à vingt et un ans (1879-1893), il fait en Angleterre d'excellentes études, notamment au célèbre *King's College*, à l'Université de Cambridge. Il passe brillamment les examens et les concours les plus difficiles. Il parle et il écrit l'anglais avec une rare perfection; il possède admirablement le français. On a pu louer les critiques faites par lui de quelques sonnets de Mallarmé. Il est capable de lire, dans le texte même, Dante et Gœthe. Il sait le grec et le latin. Il est nourri de toute la culture classique de l'Europe.

Ses études terminées, il entre au service du jeune maharadjah de Baroda, qui l'emmène dans son Etat, au nord de Bombay. Il y passe douze ans, de 1893 à 1906, commençant par être secrétaire particulier du prince, pour finir vice-recteur de l'université. Il se plonge alors dans l'étude du sanscrit, de plusieurs langues de l'Inde, de la littéra-

ture et de la philosophie indiennes. En ce nouveau domaine, il devient un lettré dont les jugements font autorité.

C'est vers la fin de son séjour à Baroda qu'il commence à pratiquer le *yoga*. Ce mot désigne l'union avec le Divin et l'ensemble des moyens permettant d'atteindre à cette union. Il lui arrive de garder le silence pendant des mois : il réussit alors à communier avec l'Infini.

En 1906, il décide de se consacrer activement à la lutte pour la libération de l'Inde, ainsi qu'à l'effort pour la régénération morale du peuple. Il entre dans la vie politique, devient l'un des principaux dirigeants du mouvement nationaliste. À ce mouvement, il donne une large base philosophique et religieuse. Il ne s'agit pas d'imposer à l'Inde une étroite « vie de paroisse » : le peuple indien doit devenir le serviteur de l'humanité, aider à réaliser l'unité de l'espèce humaine, — l'unité de tous les hommes en Dieu.

Aurobindo abandonne le poste lucratif qu'il occupait à Baroda pour la direction, chichement rétribuée, du Collège *national* de Calcutta. Il vise à former le caractère de la jeunesse bengalie à la fois par la culture intellectuelle et par le sport. Il fonde ou inspire diverses publications, plusieurs journaux, en bengali et en anglais. A diverses reprises, il proclame son attachement aux idées de deux penseurs indiens du XIX^e siècle, que les beaux livres de Romain Rolland ont fait connaître à l'Europe : *Rāmakrishna* et *Vivékananda*.

Il est plusieurs fois arrêté et poursuivi pour son activité révolutionnaire, mais finalement toujours acquitté.

En 1908-1909, pendant une année de prison préventive, il se recueille en la silencieuse solitude de la cellule. Il trouve un grand réconfort dans deux des ouvrages sacrés de l'Inde ancienne : les *Upanishads* et la *Bhagavad Guītā*. Pendant toute une quinzaine, il entend la voix de *Vivékananda*, et a le vif sentiment de sa présence.

A la suite de ces méditations, il décide d'abandonner la politique active pour une culture plus intense de la vie spirituelle. A un journaliste l'interviewant, quelques années plus tard, sur la vraie raison de sa retraite, il dit : « L'Inde tient dans son passé, un peu rouillé et hors d'usage, la clef du progrès de l'humanité. C'est de ce côté que j'ai tourné maintenant mes énergies, plutôt que vers la médiocre politique... Je crois à la nécessité de la *tapasya* (vie de méditation et de concentration) dans le silence, pour l'éducation et la connaissance de soi, et pour l'emmagasinement des énergies spirituelles. Nos ancêtres employaient ce moyen, bien que sous des formes différentes. Et c'est le meilleur, pour devenir un travailleur efficace, aux grandes heures du monde. »

En 1910, il se retire à Pondichéry, pour échapper aux poursuites politiques de l'Angleterre. Il y publie, en anglais, pendant six ans et demi, une importante « revue de grande synthèse philosophique »,

Arya. A partir du 15 août 1914, en paraît une édition française, avec la collaboration du philosophe français Paul Richard, ainsi que de Mirra Richard, née Alfassa.

Cette Française de haute culture et de profonde spiritualité sera plus tard la principale collaboratrice d'Aurobindo en son *Ashram*, où on l'appelle *la Mère*.

C'est à Pondichéry qu'en 1925, Aurobindo a fondé un *Ashram*. Ce mot désigne une sorte de libre monastère, où des fidèles se groupent autour d'un *gourou*, c'est-à-dire d'un maître spirituel choisi par eux.

En l'*Ashram* de Pondichéry se réunit une élite humaine, décidée à mener une noble existence, toute de méditation et d'aspiration au divin.

Le poète français Maurice Magre, ayant vécu quelques jours à l'*Ashram* de Pondichéry, en a rapporté d'exquises impressions, exposées dans son livre *A la Poursuite de la Sagesse* (Paris, Fasquelle 1936), pp. 97-149) :

« Dans l'*Ashram* de Pondichéry sont réunis les hommes les plus sages de la terre. Ils habitent des maisons blanches qui ont l'air d'avoir été peintes avec de la lune liquide...

« Les hommes de l'*Ashram* sont vêtus de cotonnade blanche, selon la mode des Hindous, et leurs chevelures sont tordues en gerbes sur leur dos... Ils marchent entre des murs bas, dans des jardins cultivés avec soin; ils s'entretiennent des choses de la beauté; ils s'élèvent vers l'esprit. Ce sont des Parfaits entre les hommes...

« Ceci est une communauté parfaite dans la mesure où la perfection est de ce monde. Chacun s'adonne à son travail favori, selon sa connaissance et sa valeur. »

Le poète nous décrit surtout la mère : « La mère est à la fois une femme, faite de chair et d'os, avec un visage et une chevelure, et le symbole métaphysique de l'âme du monde. On l'invoque comme l'essence de la vie, la puissance animatrice des choses, et on a recours à ses mains féminines, si une blessure du corps a besoin d'être pansée...

« La mère a un sari de soie grise cerclé d'une broderie et sur sa tête un bandeau avec la même broderie que celle du voile. Ses cothurnes blancs lui font des pieds de neige. Elle me parut si petite dans sa forme et si grande par son symbole! Ses mains sont si délicates et soignées qu'on les dirait faites avec des bijoux provenant d'une autre planète. Quand elle poussa la porte, un souffle d'adoration pénétra derrière elle, comme une vapeur d'or sacré. Je sentis se glisser jusqu'à moi une lumière dansante qui me traversa le cœur...

« O mère, lorsque tes mains de Shéhérazade s'étendent dans le demi-jour de la salle des élévations pour la bénédiction des disciples, les présences invisibles se tiennent à côté de toi!

« Tant que tes mains sont étendues, comme les deux signes de l'adoration, les âmes de tous les disciples sont unies dans l'amour du maître, elles goûtent la douceur et la perfection de l'amour. »

**

Bien qu'Aurobindo ait renoncé à la politique active, et qu'en son *Ashram* il se consacre surtout à la méditation sur les problèmes éternels, il ne s'est jamais désintéressé de ce que devient la vie publique, dans l'Inde et dans le monde.

Il a toujours suivi attentivement les efforts, auxquels il a participé jadis, du peuple indien vers sa libération, qui, finalement, a été obtenue sans effusion de sang. Il a salué ce grand événement, officiellement daté du 15 août 1947, jour anniversaire de sa propre naissance. Il y a vu « le début d'un âge nouveau », l'entrée, dans la société internationale, d'un grand peuple neuf, capable d'y introduire un esprit, jusqu'alors inconnu, de spiritualité, d'unité, de paix.

Cependant, il déplore la séparation de l'Inde et du Pakistan. Il redoute, si la rupture se maintient, la guerre civile, peut-être même l'invasion par quelque puissance étrangère, une nouvelle conquête.

Aurobindo a été un adversaire déterminé du nazisme, qui aurait fait reculer l'humanité de plusieurs siècles. Il se prononce aussi nettement contre le communisme, qui vise à soumettre toutes les intelligences à une étroite idéologie matérialiste-marxiste, et méconnaît la valeur de l'esprit.

Il réclame la formation d'un Etat mondial unique, fédération de libres nationalités : c'est la seule organisation humaine qui corresponde à la poussée de la nature.

**

Quatre fois par an, le maître, qui, le reste du temps, vit dans la solitude, se montre à ses disciples et admirateurs. On nomme cette cérémonie un *darshan*.

Des milliers de fidèles, dont certains sont venus de régions lointaines, pénètrent, par groupes de cent, dans l'*Ashram*. Ils ont les bras chargés de fleurs. Arrivés en face du maître — à la droite de qui se tient la Mère, — ils se jettent à plat ventre, le visage contre le plancher. Le maître les remercie, d'un signe de tête et d'un sourire.

Le dernier *darshan*, celui du 24 novembre 1950, a beaucoup fatigué Aurobindo, malade depuis longtemps. Le 5 décembre, le maître a succombé à une crise d'urémie.

Son corps, en vertu d'un privilège accordé à certains *yoguis*, n'a pas été incinéré; il a été inhumé, le 9 décembre, dans une cour de l'*Ashram*, sous un grand arbre à fleurs jaunes. Les disciples, qui

viennent brûler de l'encens ou déposer des fleurs sur la tombe, déclarent percevoir la présence de leur maître avec autant de force que lorsqu'il était vivant.

La Mère a décidé que l'*Asbram* continuerait à poursuivre sa tâche. Elle a pris la direction de la communauté. Elle a communiqué la nouvelle aux fidèles en leur faisant connaître une prière adressée par elle au grand mort : « En termes clairs et précis, Tu m'as promis que Tout de Toi resterait ici, et ne quitterait pas l'atmosphère de la terre jusqu'à ce que la terre soit transformée. »

**

Les disciples d'Aurobindo ont exprimé en termes émouvants le souvenir qu'ils gardent de leur maître. Ils ont célébré la majesté surhumaine de chacun de ses regards, de chacun de ses mouvements, de chacune de ses attitudes, en dépit de l'expression modeste et bienveillante que, volontairement, il s'imposait, sa voix mélodieuse, à la fois énergique et douce. L'un d'eux écrit, dans un numéro spécial du *Sunday Times* de Madras (17 décembre 1950) :

« Il est difficile de le décrire; mais il est facile de l'adorer. »

En tout cas, à ce grand homme s'applique admirablement une formule du philosophe anglais Alexandre Bain : « Un grand homme, c'est plusieurs hommes en un. » Aurobindo a été, parfois tour à tour, parfois en même temps, un professeur, un journaliste, un conférencier, un orateur, un *yogui*, un grand prosateur, un grand poète, un grand critique littéraire, un grand historien de la philosophie, un grand philosophe.

Certains Indiens admirent particulièrement le poème philosophique où il a repris un beau récit ancien, exaltant la femme aimante qui, n'acceptant point de se séparer du mari enlevé par la mort, a fini par se le faire rendre et par le ramener vivant sur la terre : *Savitri, une légende et un symbole*.

Cependant, c'est surtout comme historien de la philosophie, et plus encore comme philosophe, qu'Aurobindo mérite l'admiration. A juste titre, Romain Rolland l'a appelé « le plus grand penseur, le plus grand esprit philosophique et religieux de l'Inde actuelle ».

**

Dans l'œuvre extrêmement abondante d'Aurobindo, il faut signaler, d'abord, les ouvrages consacrés à l'étude de textes anciens.

Il a commenté les principales Ecritures sacrées indoues : les *Védas*, dans un certain nombre de chapitres parus en la revue *Arya* (1914-

1916), mais qui n'ont pas encore été réédités; trois *Upanishads* (Paris, Albin Michel, 1949), dont la plus importante, l'*Ishâ Upanishad*, traduite en français, avait paru dès 1939 chez Maisonneuve (« un des livres-rois de l'esprit humain », selon Romain Rolland); enfin et surtout, la *Bhagavad Guitâ* (édition française abrégée chez Maisonneuve, 1942).

Ces textes anciens apportent leur contribution à la « nouvelle synthèse » que recommande Aurobindo. Mais celui-ci y fait aussi une grande place aux sciences et philosophies occidentales.

Il est remarquable que ce penseur profondément religieux reconnaisse quelque valeur au rationalisme et même au matérialisme modernes. Il signale « le profit considérable résultant pour l'esprit de la période de matérialisme rationaliste qu'il a traversée. Il fallait obliger l'intelligence à une discipline sévère qui la mette à l'abri des imaginations irrationnelles du passé, afin de préparer le chemin à un nouveau progrès. Il faut à la connaissance ascendante la base d'un intellect pur, clair et discipliné... Le suprasensible n'est saisi dans sa plénitude que lorsque nous fixons fermement nos pieds sur le terrain des choses sensibles ».

Il énumère et il approuve les progrès accomplis sous l'influence de l'esprit moderne : les conquêtes de la science, l'évolution économique et sociale qui en résulte, la multiplication des machines économisant l'effort humain, la diffusion de l'instruction, l'ascension des classes déshéritées, le relèvement des races retardataires. Il conclut sur ce point :

« Si les moyens employés sont contestables, le but véritable est la santé du corps social et des corps individuels, la satisfaction des besoins légitimes de la mentalité la plus matérielle : confort, loisirs, certaine équivalence de conditions qui permette à tout homme de développer dans sa plénitude toutes ses facultés de vie esthétique, émotive, intellectuelle. La préoccupation économique, matérielle, aujourd'hui prime toute autre; mais, derrière, veille et agit une aspiration plus haute et plus intégrale. »

Quelle aspiration? L'aspiration à la vie divine. Celle que doit réaliser le *yoga* intégral d'Aurobindo.



La doctrine du grand philosophe est exprimée surtout — pour ne citer ici que des œuvres traduites en français — dans sa *Synthèse des yogas* (Paris, Maisonneuve, 1939) et en de brefs ouvrages tels que *la Mère* (Paris, Maisonneuve, 1938) et *la Vie divine* (Pondichéry, Aurobindo Ashram, 1947). Citons aussi *Aperçus et Pensées* (Paris, Maisonneuve, 1943).

Le but d'Aurobindo étant de réaliser « la conversion de l'âme humaine en une âme divine, et de la vie naturelle en une divine existence », il convient, d'abord, de savoir quelle idée le philosophe se fait de Dieu, et comment il se représente le rapport de Dieu et du monde.

Si nous devons donner à Dieu tout notre être et tout notre devenir, nous ne les apportons point en offrande à « une divinité secrète et distante, dans un ciel lointain », ni à « un immobile Absolu ». « Le Divin que nous adorons n'est pas seulement une Réalité extra-cosmique et lointaine, mais une manifestation à demi-voilée, présente et proche de nous dans l'univers. »

Dieu est à la fois un et multiple, transcendant et immanent, personnel et impersonnel.

Aurobindo reprend à son compte les hautes spéculations de l'*Ishâ Upanishad*. Unité et multiplicité représentent les deux aspects de l'Etre Infini : « L'unité est le fait éternel et fondamental sans lequel toute multiplicité serait irréelle, impossible, illusoire... La multiplicité est le fait ou le jeu par lequel l'Unique se perçoit lui-même, dans son expansion propre, comme changeant et divisible, et, par suite, comme occupant de nombreux centres de conscience, de nombreuses formes d'énergie, se mouvant dans l'universel mouvement. La multiplicité est en puissance ou en acte dans l'unité. Sans elle, l'unité ne serait que non-être ou vide stérilité d'un état d'inerte et indiscernable absorption de soi... Multiple, il n'est point cependant lié par sa propre multiplicité. Au sein de toutes les variations, il demeure l'éternel Un. »

Et encore : « Un calme, une passivité, une pureté et une égalité parfaits au dedans; une souveraine et intarissable activité au dehors; tel est le double aspect du *brahman* manifesté dans l'univers. »

L'Etre Infini « se présente à nous sous deux différents côtés de lui-même, recto et verso par rapport l'un à l'autre » : divine Transcendance, d'une part, et, de l'autre, Conscience cosmique se manifestant dans l'espace et dans le temps universels.

L'Etre Infini est à la fois personnel et impersonnel : une Personne illimitée, la substance de toutes les substances, le Soi de tous les « soi ». « Il est personnel parce qu'il est le Divin conscient, la Personne infinie qui projette quelques réflexions morcelées d'elle-même dans les myriades de personnalités divines et non divines de l'univers. Il est impersonnel parce qu'il nous apparaît comme existence infinie, conscience et *ânanda* (béatitude suprême), et parce qu'il est la source, la base et le constituant de toutes les existences et de toutes les énergies, la substance même de notre être mental, vital et corporel, de notre esprit et de notre matière. » Et encore : « L'Existant en soi est lumineusement conscient de Soi et plein de Son propre délice. »

Empruntons aux *Aperçus et Pensées* d'Aurobindo quelques formules à la fois profondes et jolies : « L'univers..., c'est la joie d'un Dieu

amoureux de lui-même, le jeu d'un enfant, l'inépuisable multiplication de soi d'un poète enivré par l'extase de son propre pouvoir de création sans fin... La conscience d'être et la joie d'être sont les premiers parents. Elles sont aussi les ultimes transcendances... La joie d'être n'est pas limitée dans le temps; elle est sans fin ni commencement. Dieu sort d'une forme seulement pour entrer dans une autre. Après tout, qu'est-ce que Dieu? Un enfant éternel jouant à un jeu éternel dans un éternel jardin. »

Quand nous envisageons Dieu comme une personne, nous disons : « Lui ». Quand nous considérons son aspect impersonnel, nous disons : « Cela ». Mais « aucune des deux conceptions ne se suffit à elle-même ».

Cette thèse synthétique sur la Divinité peut exalter tout particulièrement la piété. « Si nous voulons nous essayer à un *yoga intégral*, il sera mieux de partir avec une idée du Divin qui soit elle-même intégrale. »

« Le cœur peut se consacrer à Lui, peut s'en approcher comme du suprême Bien-Aimé; il peut battre et se mouvoir en Lui comme dans une douceur d'amour universel et une mer vivante de délices... Il est le Divin Amant qui, avec son amour et sa félicité infinis, attire toutes choses par ses propres chemins vers son heureuse unité... Dans la personnalité, c'est le Maître du *yoga*, omniscient et omnipotent, que rien ne peut empêcher de mener ce *yoga* à son but. »

Le « chercheur du *yoga intégral* » découvre, « même dans la désharmonie de la vie terrestre », cet Etre divin : derrière toutes les choses, il sent « une Divinité qui est toutes ces choses, le Porteur de lumière, le Guide, Celui qui sait tout, le Maître de la force, le Donneur de félicité, l'Ami, l'Aide, le Père, la Mère, le Compagnon dans le jeu mondial, le Maître absolu de son être, l'Amant et l'Aimé de son âme. Toutes les relations connues de la personnalité humaine sont là, dans le contact de l'âme avec le Divin; mais elles s'élèvent à des niveaux surhumains et lui imposent une nature divine ».

« En tout est le Soi unique; l'unique Divin est tout; tous sont dans le Divin, tous sont le Divin, et il n'y a rien d'autre dans l'univers. »

Entre l'Un éternel et la Multiplicité manifestée, il y a un intermédiaire, ou plutôt « une médiatrice » : « la Mère du monde ». C'est Elle qui est descendue dans le monde afin que le monde puisse remonter à Dieu. « D'un côté, par le jeu des énergies qu'elle apporte de l'Unique, elle manifeste le Divin multiple dans l'univers, involuant et évoluant ses apparences sans fin hors de sa substance révélatrice. De l'autre côté, par le courant remontant des mêmes énergies, elle reconduit le tout à Cela d'où il a émané, de sorte que l'âme, dans sa manifestation évolutive, puisse, de plus en plus, retourner là vers la Divinité, ou revêtir ici son divin caractère. »

Quand l'homme a réussi à s'élever au divin, c'est qu'à sa foi pure et candide a répondu la grâce de la Mère Universelle. « Seule, la puissance de la Mère, et non aucun effort humain, peut briser le couvercle, déchirer le voile, façonner le vaisseau et amener dans ce monde d'obscurité, de mensonge, de mort et de souffrance, la Vérité, la Lumière, la Vie divine et l'*ânanda* des immortels. »

**

Il y a eu, il y a dans le monde un double mouvement de descente ou d'*involution*, d'ascension ou d'*évolution*. L'*involution*, c'est la descente de l'Esprit dans le *mental* (ce terme désigne l'intelligence individuelle, la vie psychologique des consciences distinctes), puis dans la vie, enfin dans la matière, qui représente le plus bas degré de l'être.

L'*évolution*, c'est « un voyage de retour de la matière vers l'Esprit ». La matière contient en elle la vie, et l'on peut dire qu'elle l'appelle. La vie contient en elle le mental, et l'appelle aussi. Mais le mental ne se suffit pas à lui-même. Jusqu'ici, il est la plus haute des réalités; mais il n'est pas la plus haute réalité concevable. « Tout comme la Nature physique recélait un secret la dépassant elle-même, qu'elle a libéré en créant l'homme, l'homme, lui aussi, recèle un secret le dépassant lui-même, qu'il doit à son tour libérer à la lumière. Telle est sa destinée. »

Le mental humain contient en soi quelque chose qui le dépasse, et que l'on peut provisoirement appeler le *Supramental*. Comme la matière est imprégnée de la substance même de la vie, et la vie imprégnée de la substance même du mental, « le mental aussi est imprégné de la substance même du Supramental : sympathies, unités, intuitions, émergences de connaissance préexistante, auto-efficiencies inhérentes à la volonté et déguisées sous une forme mentale ».

Le mental, en une conscience finie, est basé sur la limitation et la division : c'est à tâtons, par le moyen de la sympathie, qu'il peut atteindre à l'ensemble. Le Supramental, procédant de l'unité, part de l'ensemble, et c'est en cet ensemble qu'il voit des parties; c'est dans l'universel qu'il aperçoit l'individuel. Il est « en communion consciente avec une source éternelle transcendante par delà les formations de l'univers ».

Ainsi, le cours de l'*évolution* ne doit pas trouver en l'homme son point final. On peut prévoir, on doit annoncer « l'élévation de l'humanité dans son ensemble à un niveau supérieur. Car l'homme, le premier parmi les enfants de la nature, a montré la capacité de se changer soi-même par son propre effort et l'aspiration consciente à se dépasser soi-même ».

La fonction du *yoga*, c'est d' « accomplir l'évolution de la conscience en accélérant le procédé de la nature par la volonté consciente de soi de l'homme ».

« Voici — écrit *Aurobindo* — la complète définition du but du *yoga integral* : la manifestation, dans l'expérience personnelle, de la vérité que la Nature Universelle a cachée au-dedans d'elle-même, et à la découverte de laquelle elle travaille. C'est la conversion de l'âme humaine en une âme divine, et de la vie naturelle en une divine existence. »

**

Aurobindo appelle *sâdhanâ* la pratique du *yoga*, et *sâdhak* celui qui applique cette discipline.

Éliminons d'abord, en ce qui concerne la pratique du *yoga*, quelques confusions possibles.

Fidèle à l'esprit de la *Guitâ*, *Aurobindo* n'admet pas les excès de l'ascétisme. « L'ascétisme n'est pas, en lui-même, l'idéal de notre *yoga*... Négliger le corps et le laisser s'épuiser est une erreur : le corps est l'instrument de la *sâdhanâ* et doit être gardé en bon état. Il ne faut pas avoir d'attachement pour lui, mais pas de mépris non plus, ni de négligence pour la partie matérielle de notre nature. »

On peut, à ce propos, signaler ce fait curieux qu'*Aurobindo* et « la Mère » ont publié à l'*Ashram* de Pondichéry, depuis février 1949, en anglais et en français, un *Bulletin d'éducation physique*, plein d'utiles conseils.

L'effort pour supprimer par la violence les désirs humains peut arriver à les exaspérer. Par exemple, le jeûne présente un avantage momentané pour des hommes énergiques; mais, pour d'autres, il peut être périlleux. Il ne faut pas attacher une importance exagérée au problème de la nourriture. Et ce n'est pas une faute de sentir qu'un aliment est agréable au palais.

L'une des déesses indiennes qui représente un des grands aspects de la Mère Divine, la Déesse de la Beauté, *Mahâlakshmi*, est particulièrement hostile à l'ascétisme. « Le dénûment et la sévérité ascétique ne lui sont pas agréables, non plus que la suppression des émotions les plus profondes du cœur, et que la répression rigide des éléments de beauté de l'âme et de la vie. Car c'est par l'amour et la beauté qu'elle place sur les hommes le joug du Divin. »

Il ne faut pas fuir la vie : il faut l'accepter et la transformer. S'il faut renoncer à tout désir égoïste, c'est pour mieux jouir de tout l'univers. Le *sâdhak* du *yoga integral* accepte toute l'existence : il doit harmoniser toutes les parties de son être.

Comment y arriver?

**

On peut, pour la commodité de l'exposé, distinguer deux étapes en ce *yoga*, à condition de ne pas exagérer leur séparation; car l'une déborde souvent sur l'autre : la période de l'effort personnel, et celle de l'épanouissement spontané du Divin en l'homme.

Dans la première période, l'homme, concentrant tout son être sur le Divin, doit s'attacher à refuser, rejeter tout ce qui s'opposerait à l'action divine. Aurobindo emploie ici le mot grec signifiant *purification* : *catharsis*.

Même en condamnant le principe de l'ascétisme, il faut reconnaître la valeur de certaines de ses prescriptions : « Une discipline ascétique est plus favorable à notre dessein qu'une molle absence de vraie maîtrise. » Il faut éviter d'attacher quelque importance à la nourriture. Il faut, aussi, maîtriser l'impulsion sexuelle, s'abstenir de l'acte auquel elle pousse, sans y voir cependant « un péché à la fois horrible et attrayant » : c'est seulement « une erreur et un faux mouvement de la nature inférieure ».

Avant tout, il faut établir dans l'âme la quiétude, le calme, la paix, le silence; éviter, en ces débuts, le découragement et l'impatience. En une formule magnifique, Aurobindo déclare : « Pour celui qui est résolu à atteindre le but, il ne peut y avoir d'échec définitif sur le chemin qui mène au Divin. »

Éliminant l'égoïsme sous toutes ses formes, il faut atteindre au détachement; à un « détachement sans indifférence ». Il faut concentrer toute sa pensée sur l'idée de l'Un Divin; tout son cœur sur la possession, dans une sorte d'extase, du Tout-Merveilleux; toute sa volonté sur l'accomplissement de ce qu'il veut manifester en nous. Telle est « la triple voie du *yoga* ».

La pensée découvrira au fond du moi le grand Soi. Elle apercevra le Divin dans le monde, « derrière le démenti apparent offert par son arrangement et ses formes ».

Le cœur pourra, à travers les amours humaines et les idolâtries, s'élever jusqu'à l'adoration de l'Ineffable. L'homme échappe aux limites de son moi par la sympathie, par la bonne volonté, par la bienveillance et la bienfaisance universelles, par l'amour du genre humain et l'amour de toutes les créatures, par l'art de goûter toutes les formes et toutes les présences qui nous entourent : ainsi se prépare l'amour pour le Divin. « Une joie universelle de sa manifestation sans fin coule à travers nous. » Le cœur « est plus proche du Divin que l'intellect humain dans son orgueil de connaissance ».

Enfin, nous devons consacrer volontairement à Dieu tout notre être et tout notre devenir, toutes nos actions. « Un *yoga* des œuvres, une

union avec le Divin dans notre volonté et nos actes, et non pas seulement dans la connaissance et le sentiment, est l'élément indispensable et inexprimablement important d'un *yoga intégral*. »

La première étape aboutit à ce point culminant : « Une complète consécration de tout ce que nous sommes, pensons, sentons et faisons; un don de soi intégral au Divin. »

Le sacrifice est la grande loi : c'est lui qui corrige les effets de la fragmentation caractérisant notre monde, de « l'égoïsme primaire et de son erreur séparative ». Au début, l'abnégation nécessaire peut être pénible; mais, sans rien réclamer, l'âme obtient plus qu'elle ne donne, puisqu'elle « reçoit les richesses infinies de la puissance et de la présence divines ». Ainsi, « la vraie essence du sacrifice n'est pas l'immolation de soi, c'est le don de soi; son objet n'est pas l'effacement, mais l'accomplissement de soi; sa méthode n'est pas la mortification, mais une plus grande vie ».

Le *yoga* est « une nouvelle naissance » : le passage d'une vie matérielle et mentale égoïste à une plus grande et plus divine existence. « Le secret du succès dans le *yoga* est de le considérer, non comme un des buts à viser dans la vie, mais comme la vie tout entière. »

« Nous connaissons le Divin et devenons le Divin parce que nous le sommes déjà dans notre nature intime. » C'est la Puissance suprême qui agit en nous. Sentir cette Présence; accueillir cette grâce; se placer « comme un enfant entre les mains de la Mère divine » : cette « croissante passivité purifiée et vigilante » caractérise la seconde étape du *yoga intégral*.

L'effort s'atténue, puis disparaît; il est remplacé par « un épanouissement spontané, simple, puissant et heureux de la fleur du Divin, hors du bourgeon d'une nature terrestre purifiée et perfectionnée ».

L'amour divin émerge en notre cœur. Désormais, c'est en nous « une extase active ». L'âme, unie au Divin, se sent unie à toutes les créatures. Toutes les relations humaines, délivrées de leur caractère mesquin, deviennent « des matériaux heureux pour une vie divine »; car elles contribuent à « rendre l'unité plus parfaite ». En toute émotion, en toute recherche d'amour ou de beauté, l'âme perçoit l'Un éternel. Elle « se joint à l'Un divin dans toutes les choses et dans toutes les créatures ».

Les choses les plus simples, les plus ordinaires se transforment; elles deviennent merveilleuses dès qu'elles suggèrent l'intuition de l'Unité. « La vie est changée en une riche œuvre d'art céleste, et toute existence en un poème de délice sacré. »

L'absolu renoncement à tout désir égoïste aboutit à un divin bonheur.

Cependant, Auobindo soulève, ici, une grave objection. La doctrine qui vient d'être exposée, et qui est surtout inspirée par les *Oupâ-*

nishads, ne risque-t-elle pas d'apparaître comme étant exclusivement « un Evangile de salut individuel » ? S'il en était ainsi, nous conviendrait-elle, à « nous, les hommes d'aujourd'hui, de plus en plus conscients de l'avertissement intérieur de ce qui nous a créés, Nature ou Dieu, de plus en plus conscients qu'il existe une tâche pour la race, un dessein divin dans sa création, qui dépasse le salut de l'individu » ?

Aurobindo — qui n'a jamais opposé ni voulu séparer (selon le titre donné à l'une de ses études) *la Société et la Spiritualité* — ne se résigne pas à cette solution trop individualiste.

En effet, « la promesse pour l'individu est bonne, mais la promesse pour la race aussi est nécessaire. Notre Père le Ciel doit rester éclairé par l'espoir de la délivrance, mais notre Mère la Terre ne doit point se sentir à jamais maudite... Nul salut ne doit avoir de prix qui nous dérobe à l'amour de Dieu en l'humanité et à l'aide que nous pouvons donner au monde. S'il le faut, enseignons : *Plutôt l'enfer avec le reste de nos frères malheureux qu'un salut solitaire !* »

Heureusement, la *Kéna Oupanishad* suggère une solution plus nuancée du problème : « L'homme qui connaît et possède le Suprême *Brahman* comme Béatitude transcendante devient un centre de ce délice vers quoi viendront tous ses compagnons, un puits où ils peuvent puiser les eaux divines. »

Nous tenons désormais « le fil conducteur » qui nous manquait.

« Double est donc l'objet de l'âme qui atteint les plans supérieurs : parvenir au Suprême et se dévouer à jamais au bien du monde entier comme *Brahman* lui-même. Ici-bas ou ailleurs; mais là où la lutte est la plus acharnée, là doit être le héros de l'esprit; telle doit être, assurément, la préférence la plus haute pour le fils de l'Immortalité. Pour celui qui est devenu un avec l'univers, c'est de la terre que vient l'appel le plus fort, parce que c'est elle qui a le plus besoin de lui. »

Cette conception de la spiritualité sera le principal apport de l'Inde dans la synthèse nouvelle dont a besoin l'humanité d'aujourd'hui.

« Dieu garde toujours pour lui-même une contrée élue en laquelle la plus haute connaissance se maintient dans les élites ou dans les masses, à travers tous les hasards ou tous les dangers. Dans le cas présent, il semble que cette contrée soit l'Inde. »

En tout cas, les penseurs indiens d'aujourd'hui n'ont pas tort de penser que la sublime philosophie d'Aurobindo n'aurait pu naître hors de leur patrie, vouée depuis le plus lointain passé à la spiritualité la plus haute.

FÉLICIEN CHALLAYE.